

La collection Biophilia
fête ses 10 ans



Éditions Corti

Biophilia

Une collection située

« Il faudrait plutôt poser au départ une sorte d'humilité principielle : l'homme, commençant par respecter toutes les formes de vie en dehors de la sienne, se mettrait à l'abri du risque de ne pas respecter toutes les formes de vie au sein de l'humanité même. »

Claude Lévi-Strauss

« La Nature, voilà mon pays. »

Henry Beston

Conçue pour mettre le vivant au cœur d'éclairages ou de rêveries transdisciplinaires, la collection Biophilia développe une ligne plurielle, ouverte aux écrivains, philosophes, zoologues, ethnologues, naturalistes, explorateurs... qui s'y rencontrent dans le buisson foisonnant des espèces dont le devenir concerne la nôtre. Avec ce parti pris d'interdisciplinarité, le choix de la collection est aussi celui d'un point de vue situé, d'un ancrage ici et maintenant comme manière de répondre en acte à la stupeur qui saisit devant la catastrophe en cours.

Créée en 2012 par Fabienne Raphoz, la collection emprunte son nom à l'entomologiste et biologiste Edward O. Wilson, qui définit la biophilie comme la « tendance innée à se concentrer sur la vie et les processus biologiques. » Depuis sa création, Biophilia fait bien sûr la part belle aux classiques de

l'écologie, tels John Muir, Aldo Leopold dont *Pour la santé de la terre* propose un véritable manifeste pour la gestion des sols et la préservation du vivant, Paul Shepard considéré comme un précurseur de l'écologie profonde, ou Rachel Carson, la célèbre lanceuse d'alerte ; mais aussi aux premiers explorateurs comme William Bartram dont les célèbres *Voyages* font rêver à ce qu'auraient pu être les États – véritablement – unis d'Amérique ; aux écrivains de la nature, comme John Baker et son observation amoureuse et précise du faucon pèlerin, E. T. Seton et sa vision sensible du comportement animal... La collection accueille bien sûr des contemporains, à l'image de Gwenn Rigal dont *Le temps sacré des cavernes* propose un travail de synthèse éclairant sur les préhistoriques et leur art, l'écrivain Pierre Vinclair dont *La Sauvagerie* et son collectif de poètes est un véritable *agir poétique*, le témoignage vécu d'*Une bergère des collines*, ou encore Jean-Christophe Cavallin et Marielle Macé, qui signent chacun, avec *Valet noir* et *Une pluie d'oiseaux*, deux textes ambitieux et inclassables posant les bases d'une réflexion écopoétique aujourd'hui.

Plus que jamais d'actualité, la collection Biophilia s'apparente à un fragile écosystème soucieux de ses équilibres. Toujours elle tente, par la diversité de ses formes et des sujets qu'elle aborde, de proposer des manières aussi nombreuses qu'inventives de dire notre lien au vivant à l'heure où celui-ci se trouve si menacé.

« Si nous sommes démunis face à la catastrophe en marche, dont seuls quelques criminels nient encore l'imminence, il nous reste quelques nanosecondes (à l'échelle des temps géologiques) pour chanter ce monde et en préserver quelques miettes. »

Fabienne Raphoz

« La très belle collection "Biophilia", [avec sa] couverture vert prairie, est une invite aux leçons de choses, aux randonnées studieuses, aux longs affûts dans les herbes hautes. »

Éric Chevillard, Le Monde

« Proposer une nouvelle collection consacrée aux animaux et aux plantes et, plus largement, aux rapports que l'homme entretient avec eux, c'est le pari des éditions Corti avec "Biophilia". (...) Il faut comprendre qu'il ne s'agit pas de se substituer à des éditeurs spécialisés, même si la rigueur des auteurs édités est sans faille : la volonté est d'explorer la manière dont est perçu et lu l'univers, à différents moments de l'histoire, dans des textes d'une qualité d'écriture incontestable. »

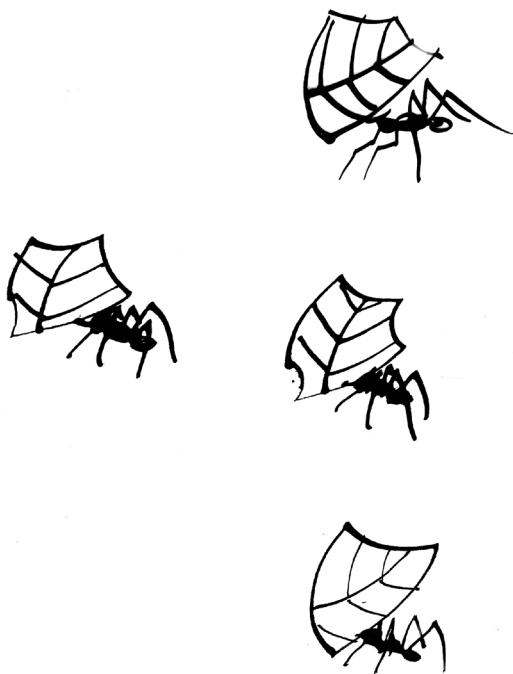
Tristan Hordé, Europe

« "Biophilia" est une collection très diverse, où sont réunis des essais, de la poésie, des romans... Outre des auteurs francophones, la série inclut également des œuvres classiques du *nature writing* anglo-saxon (John Muir et Aldo Leopold) et quelques textes signés par des "grands noms" de l'environnementalisme, comme Paul Shepard et Edward O. Wilson. C'est la curiosité pour le monde du vivant qui semble constituer le fil rouge dans cette grande variété des textes. »

Laura Pauwels, www.literature.green

« La belle collection "Biophilia" élabore un espace éditorial hospitalier aux aventures entre l'essai, la rêverie, l'écriture intime dès lors qu'elle s'appuie sur une passion du vivant. »

Laurent Demanze, fabula.org



Edward O. WILSON

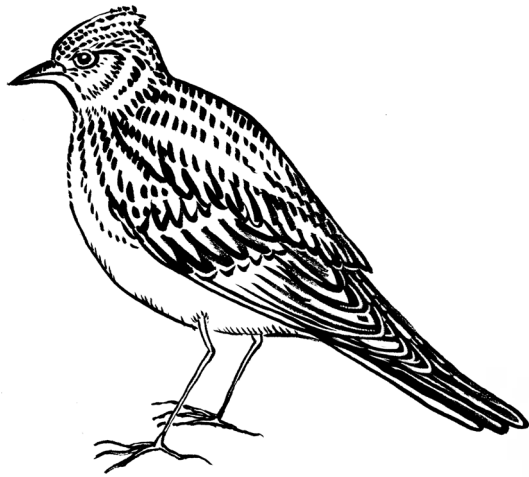
Biophilie

« Depuis notre prime enfance, nous nous préoccupons avec bonheur de nous-mêmes et des autres organismes. Nous apprenons à faire le départ entre le vivant et l'inanimé et nous nous dirigeons vers le premier comme des phalènes vers une lampe. (...) J'en tire une conclusion optimiste: c'est pour autant que nous en viendrons à comprendre d'autres organismes que nous leur accorderons plus de prix, comme à nous-mêmes. »

Edward O. Wilson

« C'est avec bonheur que Wilson nous emporte dans les sphères de la nature. Lorsqu'il décrit la population et les travaux de la "fourmi parasol", dont le graphisme sur fond vert mousse anime la couverture, il est d'une clarté persuasive, d'une précision encyclopédique. À la lisière du récit, de l'essai scientifique et du journal, il nous fait voyager parmi la terre, parmi ses modestes et fabuleux habitants. Né en 1929 en Alabama, Edward Osborne Wilson est biologiste et entomologiste. Il est le créateur du terme *biophilia*, ce profond besoin de l'homme d'aimer et de s'intégrer dans une relation innée avec les plantes, les animaux et le cosmos. Pour lui, le "développement mental" consiste à "explorer la vie" et "comprendre d'autres organismes". Cette passion pour le vivant et les systèmes naturels relève d'une pensée écologique. Mais au meilleur sens du terme, scientifique, empathique et poétique. »

Thierry Guinhut, Le Matricule des Anges



Federigo TOZZI

Les Bêtes

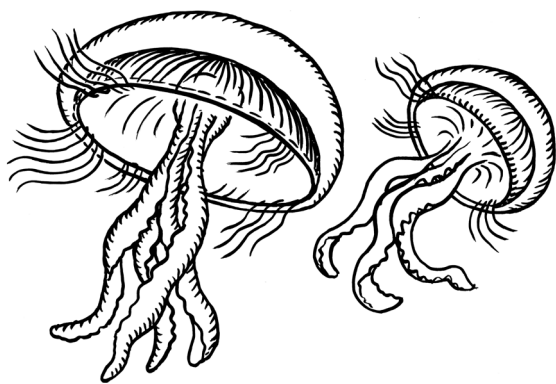
Les Bêtes de Federigo Tozzi (1883-1920) est considéré par la critique italienne non seulement comme un des sommets du récit italien du XX^e siècle mais, encore, comme le chef-d'œuvre stylistique de la prose italienne du temps.

« Le second titre de la collection, *Les Bêtes* de Federigo Tozzi (1883-1920), est un des classiques de la prose italienne. Les 69 récits qui le composent, de quatre pages à deux lignes (...), tous (sauf un) relatés par le même narrateur se terminent (sauf un) par l'évocation d'un animal. C'est une alouette qui apparaît dans le récit d'ouverture et dans le dernier ; par son vol très haut dans le ciel et par sa manière de se laisser tomber vers le sol, on sait qu'elle symbolise l'union entre ciel et terre. »

Tristan Hordé, Europe

« On entre doucement, presque avec distraction, dans les 69 courtes proses de Federigo Tozzi. On comprend vite qu'elles ne sont pas liées par un fil narratif mais plutôt par le lieu, la campagne siennoise, et la présence, dans chacune d'elles, d'un animal. Celui qui ouvre et qui ferme le livre, comme le note Philippe Di Meo le traducteur-poète, dans sa postface, est l'alouette, à laquelle s'adresse Tozzi dans le tout premier texte ("qui tremble, tes ailes ou mon cœur?") et dans le tout dernier, "Alouette, prends mon âme!" »

Marie Étienne, La Quinzaine littéraire



Thomas Henry HUXLEY

Voyage sur le Rattlesnake

« T. H. Huxley, jeune Anglais diplômé de médecine couvert de dettes, s'enrôle dans la marine et part comme "aide-chirurgien" sur le *Rattlesnake* (serpent à sonnettes) pour un voyage vers les antipodes qui durera plus de trois ans (de décembre 1846 à 1850). Il tint son journal qui paraît aujourd'hui chez Corti sous le titre de *Voyage sur le Rattlesnake*. Le navire appareillait pour une expédition scientifique qui devait déterminer des routes maritimes sûres vers la Nouvelle-Guinée et l'Australie, mais il avait aussi embarqué des naturalistes, des botanistes, etc., qui devaient effectuer d'autres observations et travaux. T. H. Huxley, pour sa part, s'intéressait aux invertébrés pélagiques et, grâce à ce voyage, devint un grand spécialiste des méduses (son étude les concernant fut récompensée par la Royal Society de Londres en 1849). Son journal n'était pas destiné à la publication, et le diariste ne s'est pas toujours montré assidu à la tâche, mais peu importe, il est magnifique. »

Claude Grimal, La Quinzaine littéraire

« ...Le plus beau récit de voyage étant sans doute celui écrit par le jeune scientifique Thomas Henry Huxley, inspiré par Charles Darwin. À bord du navire Rattlesnake il explore les côtes de la Louisiade et de la Nouvelle-Guinée, et tente de rendre compte de la beauté des pirogues, de la douceur des habitants, ainsi que du traitement souvent inhumain que les explorateurs armés venus d'Europe infligent aux Mélanésiens. »

J.M.G. Le Clézio, Raga



Paul SHEPARD

Nous n'avons qu'une seule terre

Brillant et provocateur, sont deux des qualificatifs fréquemment associés à l'Américain Paul Shepard qui, en 1996, dans *Nous n'avons qu'une seule terre*, composa à partir de cinq de ses livres une sorte d'introduction et de résumé de son œuvre. Les principaux sujets de réflexion de Paul Shepard sont éternels : d'où venons-nous, où allons-nous et comment ; qu'est-ce qui constitue l'essence de notre humanité ; d'où vient notre conception du paysage, des animaux, de la terre ; la nature et la culture sont-elles compatibles ?

« Rappeler, comme le fait Paul Shepard, que nous n'avons qu'une seule terre, c'est aussi se souvenir que nous la partageons avec d'autres vivants non humains et c'est une invitation à modifier notre comportement à la fois par respect pour la vie animale et dans notre intérêt bien compris. Une planète devenue inhabitable pour les animaux sauvages, et nous savons que nous en prenons le chemin, serait également invivable pour nous car les dégâts irréversibles causant la disparition des espèces vivantes rendraient notre environnement inhumain et mortel. Mais le philosophe de l'écologie va plus loin. Il montre qu'en nous coupant de nos origines animales, de ce qui fut pendant les deux millions et demi d'années du Pléistocène jusqu'à la fin du Paléolithique, notre coexistence avec le monde des bêtes, nous dénaturons notre propre complexion d'êtres humains, et en dégradant notre environnement nous la mutilons et déformons notre ontogenèse. »

Jacques Munier, Revue Terrain



William BARTRAM

Voyages

« L'écrivain britannique Thomas Carlyle, le "sage de Chelsea", écrivait à son ami américain Ralph Waldo Emerson : "Connaissez-vous les *Voyages*, de Bartram ? Toutes les bibliothèques américaines devraient posséder ce genre de livre et le tenir pour une bible." » William Bartram (1739-1823), l'un des plus grands naturalistes de l'Amérique du Nord, décrit des régions de ce continent jusqu'alors inexplorées ; il fit ainsi œuvre utile – ses descriptions sont d'une merveilleuse précision – mais aussi œuvre de poésie : il donne à voir et à sentir. "Rosée abondante ce matin journée translucide vent du sud très chaud tête-rouge (*Picus criocephalus*)..." (...) Wordsworth et Coleridge ne s'y trompèrent pas, qui trouvèrent dans ces écrits les deux éléments cardinaux formant "la poésie de la nature".

Christine Jordis, Le Monde

« Bartram appartient à la légende américaine. »

François Sergent, Libération

« Qu'est-ce donc qui, aujourd'hui, peut nous attacher à cette prose minutieuse, qui ne se veut pas d'abord poétique mais scientifique ? Et qui l'est, scientifique et précise – rien n'y manque, dans les moindres détails, de la couleur des sols, de la précieuse structure des fleurs observées l'une après l'autre comme à la loupe, de la couleur orange de l'intérieur de l'ouïe de tel poisson, du bleu d'outremer de ses branchies, du bec "courbé en dessous comme une faux" du pélican.... »

Nathalie Crom, Télérama



Fredrik SJÖBERG

La Troisième île

Donner une idée des écrits de Fredrik Sjöberg est à la fois facile et très difficile. Facile parce qu'il suffit d'évoquer la prose envoûtante et mélancolique de W. G. Sebald et de dire : voici la même famille d'esprits, en plus humoristique, plus ludique, mais tout aussi fascinant et profond. Difficile, parce que, comme chez Sebald, c'est une prose inénarrable : la décrire c'est comme décrire un morceau de musique, c'est-à-dire passer à côté de l'essentiel. L'histoire ? Bien sûr, il y a une histoire : le narrateur, un entomologiste (comme l'auteur lui-même) commence à s'intéresser au destin d'un homme à facettes multiples : un scientifique, spécialiste des vers de terre, qui fut également historien d'art, viticulteur de renom, photographe, aquarelliste, mais aussi théosophe, ami de Strindberg et un des pionniers du mouvement écologique aux États-Unis.

« Pour capturer les papillons de nuit, lichénée bleue ou autres, qui voltigent en été autour des lampadaires, deux solutions : soit on place son filet en hauteur après avoir escaladé ledit lampadaire, soit on vole l'ampoule. Nous tenons ces informations de Fredrik Sjöberg, qui le raconte dans *La Troisième Île*. (...) Ce pourrait n'être qu'un livre de spécialiste ; mais le charme et la persuasion du récit de Sjöberg sont sans mélange. Nous voyageons d'île en île, entre mer Baltique et abords de la Californie, où les explorateurs jouent les Robinson et inventorient de nouvelles espèces d'algues, mais aussi parmi la Sierra Nevada. »
Claire Devarrieux, Libération

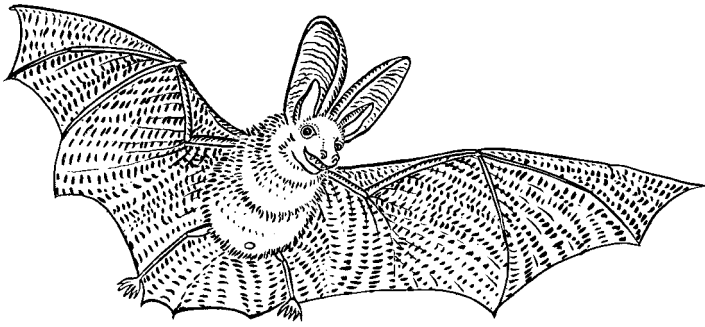


Aldo LEOPOLD

Pour la santé de la terre

Les textes de Leopold rassemblés dans ce volume conservent tous un écho aujourd'hui : la déforestation des campagnes (et la destruction des haies, maladie décidément contagieuse) ; l'érosion des terres pauvres ; la destruction des marais ; l'expansion incontrôlée des villes à des fins purement économiques (Leopold a sur le dieu Automobiliste des considérations on ne peut plus lucides) ; la disparition des zones inexplorées ; l'importance des fermiers comme gardiens et conservateurs de la terre ; la surexploitation des forêts ; la bonne gestion du gibier ; la destruction parfois ignare des mauvaises herbes (ou de ce que l'on considère à tort comme telles) et des espèces sauvages. Avec les 14 textes rassemblés dans *Pour la santé de la terre*, nous espérons contribuer à la redécouverte en France d'un immense penseur et acteur de l'écologie, dont les écrits à la langue magnifique ont encore valeur d'enseignement.

« Forestier, chasseur, naturaliste, fermier, enseignant (à l'université de Madison dans le Wisconsin) et écrivain, Aldo Leopold (1887-1948) est l'auteur de *l'Almanach d'un comté des sables* (1949), traduit en de nombreuses langues (dont le français paru chez Aubier en 1995) et lu par des millions de lecteurs qui en ont fait leur référence en matière d'écologie. En plus de ses exceptionnels talents d'observateur et de conteur, Aldo Leopold élabore une "éthique de la terre" (*land ethic*), qui est admise par de nombreux mouvements environnementaux, même si la plupart des "décideurs" tant politiques que praticiens, l'ignorent. »
Thierry Paquot, Esprit



Karen SHANOR & Jagmeet KANWAL

Les souris gloussent, les chauve-souris chantent

« Après cet essai nous ne regarderons plus des mêmes yeux, ni n'entendrons des mêmes oreilles, les animaux. Car ils sont des êtres sensibles et doués d'intelligence, la preuve : *Les Souris gloussent et les chauves-souris chantent*. Ce sont là deux modestes exemples parmi tant d'autres, stupéfiants. Le lecteur pourra s'engager dans une lecture studieuse de cet ouvrage ou picorer parmi une bonne centaine de micro-parties, écrites à mi-chemin de l'anecdote et de la meilleure vulgarisation scientifique. »
Thierry Guinhut, Le Matricule des Anges

« Bien sûr, l'ouvrage a parfois un petit côté "Livre des records animaliers" : nous y apprenons que certaines grenouilles gèlent dans les mares en hiver et reprennent vie dès que le soleil charmant leur donne un baiser, que des corneilles japonaises utilisent les roues des voitures en marche comme casse-noix, que les carpes s'épanouissent comme des truites de Schubert si l'on diffuse du Mozart dans leur bassin (...). Mais les auteurs ne se limitent pas à ces énumérations. Ils développent surtout l'idée que notre monde est "un royaume de forces interactives à tous les niveaux, depuis une entité subatomique jusqu'à la personne ou l'animal dans sa totalité, jusqu'à un groupe ou une cosmologie entière". Nous avons peine à croire que la disparition de l'ours polaire puisse affecter nos existences et pourtant, de proche en proche, tout l'écosystème s'en trouvera bouleversé. »

Éric Chevillard, Le Monde



Ernst Thompson SETON

Lobo le loup

« Rencontres avec des animaux remarquables : c'est ainsi qu'est constitué *Lobo le loup et autres animaux de mes connaissances* (titre original : *Wild Animals I have Known*), qui date de 1898. À côté du loup, une renarde, une corneille, un lapin, deux chiens, une gélinotte, un mustang sont les héros sauvages des huit textes. L'auteur, Ernest Thompson Seton, est né en Angleterre en 1860 et mort à Sante Fé en 1945. Le traducteur Bertrand Fillaudeau le décrit dans sa postface comme "artiste, naturaliste, défenseur des Indiens et de leur mode de vie comme de la nature et de tous ceux qui la peuplent". Il le voit comme une sorte de descendant de Henry David Thoreau (mais avec plus de chaleur humaine et animale que l'homme de Walden) et raconte que lorsque ce jeune homme libre revint dans sa famille, à 27 ans, son père lui présenta la facture de tout ce qu'il avait coûté (note du médecin qui l'avait accouché comprise) – et qu'il la paya. »

Mathieu Lindon, Libération

« À traquer Lobo, Seton développe une telle admiration pour l'intelligence et l'insolence de la bête qu'il subit une forme de conversion. Il deviendra un des premiers défenseurs de la cause animale, dans un environnement de vaqueros, peu portés à s'interroger sur les droits des bêtes. »

Isabelle Rüf, Le Temps



Gwenn RIGAL

Le temps sacré des cavernes

Ce livre est une synthèse claire et accessible de l'ensemble des hypothèses formulées au fil du temps par la communauté scientifique pour tenter de répondre à la question de la signification de l'art des cavernes.

« Lascaux nous est conté par un homme qui avance dans les profondeurs de la préhistoire avec la prudence de celui qui ne veut pas perdre en route les visiteurs ; ils le suivent en toute confiance. Il y a dans ce livre toutes les références scientifiques possibles, les croquis nécessaires à la compréhension, mais l'auteur, Gwenn Rigal, guide à Lascaux (...), ne nous assomme pas de son savoir. Ni savant ni pédant, il ne lâche pas son lecteur, à qui il veut parler des 400 cavernes en Europe dont les murs ont été recouverts de dessins, de croquis ou de peinture par la main de l'homme moderne. Pour lui, comme pour les paléontologues, l'homme moderne ne voit pas le jour avec la Renaissance ou avec l'École de Paris inventant une peinture au début du XX^e siècle. L'homme moderne voit le jour avec Cro-Magnon, qui n'habitait pas au fond des cavernes, n'était pas particulièrement petit et ne ressemblait pas à un singe. »

Philippe Douroux, Libération

- Prix Alfred Verdaguer 2017, sur proposition de l'Académie française
- Mention spéciale du jury au Grand Prix du Livre d'Archéologie 2017

Volume accompagné de 95 illustrations de Magali Latil et Philippe Guitton.

n°10, 2016
ISBN : 978-2-7143-1179-5

384 pages
25 €

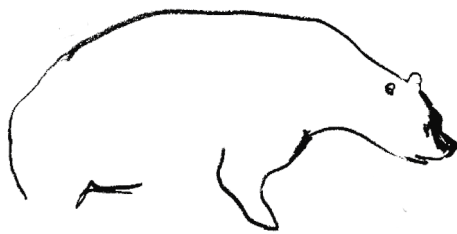


Dominique RAMEAU

Sanglier

« Pour mieux lui faire accepter la semaine de vacances forcée qu'elle lui impose, la notaire qui l'emploie a prêté à Sybille une maison qu'elle possède dans un hameau perdu du Morvan. Un peu désespérée au début, Sybille la citadine, va très vite s'ouvrir à l'altérité, au réel le plus simple, s'enfoncer dans la matière des choses, découvrir la séduction de l'exploration et les vibrations de l'attirance. (...) Dans l'Antiquité, la sibylle prédisait l'avenir, mais la Sybille de notre roman aime surtout être seule, se livrer corps et âme aux méandres et aux sortilèges de l'esprit du lieu où elle se trouve. Et si elle va nue comme les bêtes – “Vous voyez, je suis comme vous, je suis nue.” – c'est pour rejoindre l'être singulier qu'elle est, devenir le sanglier du titre – un mot qui vient du latin *singularis* (“qui vit seul”) et qui, outre “sanglier”, a également donné singulier. Un roman donc, dont la charge d'émotion sensuelle et de trouble exquis sur fond de présence filigranée de l'Énigme qu'est toujours un peu la réalité du monde sensible, en fait un livre initiatique – ou une invite à retrouver l'innocence de vivre. »

Richard Blin, Matricule des Anges



Armand FARRACHI

La tectonique des nuages

Dans *La Tectonique des nuages*, sont justement accordés l'amour de la littérature et l'amour de la nature. Librement, comme au gré des nuages, souvenirs, expériences, lectures conduisent à une quête de sagesse, aussi bien dans la nature (la dernière parade amoureuse du tétras lyre dans un monde sauvage menacé, le journal d'une semaine passée dans les forêts slovènes à la recherche des ours, l'attention portée aux nuages, aux roches...) que dans les livres (les bonheurs d'expression chez Montaigne), ou dans la société (ceux qui se prennent pour des artistes comme d'autres pour Napoléon...). Armand Farrachi est l'auteur de romans et d'essais, la plupart inspirés par l'écologie radicale. Il s'est engagé pour la nature, contre la société industrielle, pour la protection de la faune sauvage, aussi bien sur le terrain, qu'avec des articles et des conférences, ou par des dossiers concernant le renard, le râle des genêts, les crapauds, la loutre ou l'ours des Pyrénées.

« Le livre, dont la forme est un humble hommage aux *Essais* de Montaigne, maître absolu de l'écrivain, s'ouvre sur une belle méditation inspirée par la course des nuages. Armand Farrachi est un imprécateur tenté par le silence. À moins qu'il ne soit plutôt un sage recueilli dans sa colère. Écologiste radical, il en appelle à la disparition de l'engeance humaine qui ne sait pas habiter cette Terre et semble si impatiente de l'anéantir qu'elle l'attaque de tous les côtés et vise en même temps tous ses organes vitaux.

Eric Chevillard, Le Monde



Fabienne RAPHOZ

Parce que l'oiseau

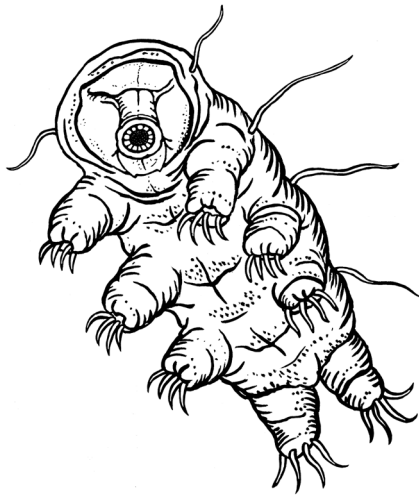
Voici une “ballade” au bois, mais pas seulement, qu’une ornithophile consacre aux oiseaux, mais pas qu’à eux, où il sera question de grillons des bois ou d’Italie, d’oiseaux de paradis, de dodos, mais aussi des hôtes singuliers du Colombier : Lady Hulotte, Front-Blanc, Tête-noire et quelques autres.

« La forme du carnet ou celle du journal permet d’accompagner le rythme du temps, la chaleur de l’été, les pluies d’automne, et d’être attentif aux venues et aux disparitions, aux migrations et aux retours : c’est une forme ouverte, celle de la touche et de la notation, qui permet de mêler librement la sensation vécue et le souvenir de lecture, de marier de manière sensible allant du corps et mouvement de l’esprit ou de la langue, autant dire de concilier balade et ballade, dans une langue inventive et soucieuse de nommer justement des figures rétives (jubilation de la taxinomie, plaisir des listes). Entre l’essai et la poésie, la description naturaliste et la méditation linguistique, le livre invente en somme une ligne traversière, qui tente de trouver un équilibre toujours fragile pour habiter ce monde. »

Laurent Demanze, Diacritik

« Lecteurs ! Lisez *Parce que l'oiseau* et, de temps en temps, levez les yeux vers le ciel, saluez les oiseaux, aimez-les passionnément. Alors vous viendront de hautes pensées “selon un mouvement naturel qui transforme une vision concrète en pensée abstraite”. »

Sylvain Tesson, Lire



Christine VAN ACKER

La bête a bon dos

Quand la bête humaine devient un mauvais sujet jusqu'à devenir sa bête noire, Christine Van Acker observe plutôt les autres animaux. Elle les accompagne un bout de chemin, écoute leurs voix, se glisse en eux, essaie de les voir au plus près de ce qui les anime. Elle emprunte ensuite les voies de la littérature pour tenter de les soulager de la charge que nous leur avons mise sur le dos à leur insu afin que puisse advenir un instant la présence nue de ces autres bêtes débarrassées de nous.

Dans ces courtes chroniques, pleines d'humour et, mine de rien, très sérieusement documentées, on rencontrera des tardigrades, des limaces, des oiseaux, des cochons, ..., et quelques individus étranges.

« On entrera dans ce livre au hasard, de la même manière qu'on atterrit dans l'herbe ou qu'on est soudain mis en présence d'un oiseau de nuit. Ne bougez pas, les surprises jaillissent. Un écu-reuil crie à l'auteure de passer son chemin : "On le dirait à vapeur quand il lance sa colère comme une toux." Une chienne égarée est rendue à son maître, un chasseur : "Elle nous a laissé son odeur, celle du crime et de la peur". »

Claire Devarrieux, Libération



John MUIR

Célébrations de la nature

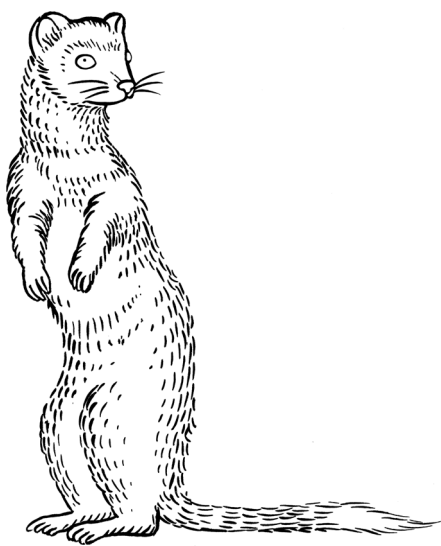
Ce choix de textes majeurs, qui sont autant d'hymnes à la nature, vient ajouter au portait kaléidoscopique de John Muir une facette nouvelle et inattendue, celle d'un lyrisme flamboyant allié à l'information la plus rigoureuse. Mais il s'agit aussi de textes de combat, qui, un siècle plus tard, conservent toute leur pertinence.

« Ces textes de John Muir ont été publiés entre 1875 et 1902. Dans la grande tradition pastorale américaine, ils sont un chant profond de l'écologie et un discours contre ceux qui, déjà, détruisent la nature. Mais Muir ne donne jamais au lecteur le sentiment qu'il pourrait être un idiot. (...) "Les réformateurs des valeurs morales ont la vocation de prêcher. J'ai un ami qui a la vocation de labourer, et malheur à la touffe de pâquerettes ou au buisson d'azalées qui tombe sous le tranchant rédempteur et féroce de son soc d'acier. Non content de dompter – c'est son mot – le moindre marécage, la moindre lande ou le moindre rocher terrestre, il voudrait trouver une méthode de régénération applicable au ciel et à l'océan." »

Philippe Lançon, Libération

« L'œil de Muir passe aisément de l'infiniment grand à l'infiniment petit, avec un plaisir continu, car partout et toujours la Nature apporte des satisfactions : "Avec l'âge, les sources de plaisir se ferment l'une après l'autre, mais celles de la Nature ne se tarissent jamais" . »

Alain Jumeau, La Quinzaine littéraire



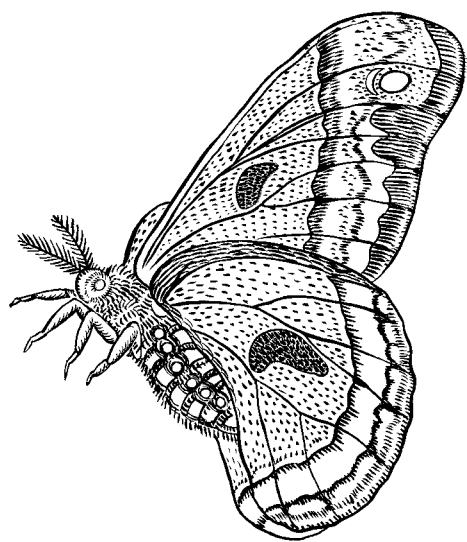
Bernd HEINRICH

Survivre à l'hiver

Des écureuils volants aux ours grizzlys, des tortues léthargiques aux insectes et à leur antigel, l'univers des animaux témoigne de certaines des innovations stupéfiantes inventées par l'évolution pour survivre à l'hiver. À l'inverse des humains qui altèrent l'environnement pour compenser leurs limites physiologiques, les animaux, eux, sont capables de s'adapter à une gamme incroyable de conditions. En étudiant, des ressources alimentaires disponibles dans un paysage hivernal extrêmement stérile à la composition chimique, tout ce qui permet à certaines créatures de survivre, Heinrich nous éveille aux mystères encore grandement inconnus, qui permettent à la nature de se maintenir malgré les exigences rigoureuses de l'hiver.

« Bernd Heinrich nous offre un ouvrage en forme d'enquête inattendue. Voici la question qui lui sert de fil rouge : comment le roitelet à couronne dorée, oiseau minuscule, survit-il à l'hiver glacial du nord des États-Unis ? Pour y répondre, cet homme de lettres et de sciences nous raconte les techniques de survie d'un large panel d'animaux, tous plus ingénieuses les unes que les autres.(...) Les études sont méthodiques, informées, et surtout concrètes. (...) Les descriptions de paysages enneigés nous plongent avec bonheur dans de grands espaces silencieux. À la créativité surprenante des animaux répond la beauté de la nature. »

Marie Gué, La Quinzaine littéraire



Bernd HEINRICH

En été

Après *Survivre à l'hiver*, paru dans la même collection, dans *En été – Une saison d'abondance*, Bernd Heinrich parvient, une fois de plus, à nous communiquer son sens inépuisable de l'émerveillement en nous faisant partager la vénération qu'il éprouve pour le foisonnement du vivant, à partir de ses observations sur le terrain comme de ses recherches scientifiques. Qu'il s'agisse de réflexions sur les guerres entre les fourmis, des particularités prédatrices des guêpes, des rituels de séduction des pics-verts ou de sa description de la découverte d'une route encombrée de grenouilles des bois, *En été* nous offre un panorama d'une beauté évidente sur les interactions complexes entre le règne animal et le règne végétal, entre le réchauffement estival et la luxuriance de la nature.

« Aux connaissances pointues du naturaliste, Bernd Heinrich ajoute un sens de la narration et de l'anecdote, parmi lesquels la rigueur scientifique n'exclut en rien la poésie. Son diptyque, [*Survivre à l'hiver* et *En été*] est en mesure de lui permettre de rejoindre la réputation de Thoreau et de l'entomologiste J.-H. Fabre. »

Thierry Guinhut, Le Matricule des Anges



Florence ROBERT

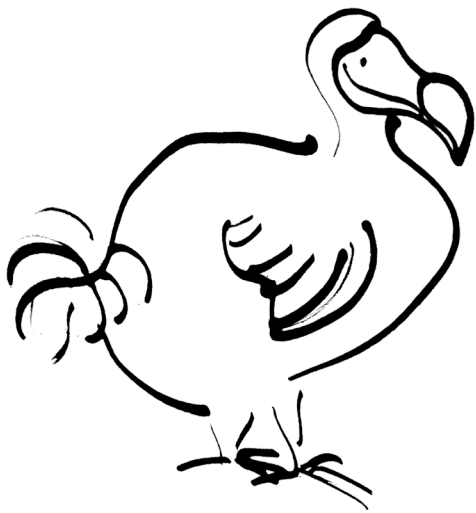
Bergère des collines

Devenue bergère dans les garrigues du sud de la France, Florence Robert nous conte avec passion la découverte d'un métier à part qu'elle a choisi pour « rouvrir les garrigues embroussaillées au profit de la biodiversité, des orchidées, de l'aigle royal ». Elle nous fait partager ses longues méditations sur la nature et les paysages lors du gardiennage des brebis en hiver dans le vent froid ou dans la fraîcheur des nuits d'été. Nous l'accompagnons au cœur de sa bergerie où elle fait naître ses agneaux. Elle nous associe à ses interrogations d'éleveuse sur la mort des animaux.

« Un livre qui m'a sidéré. » *Yann-Arthus Bertrand*

« Changer de vie. Qui n'en a pas rêvé. L'acte suit rarement la pensée caressée. De calligraphe, Florence Robert est carrément devenue bergère. Et pas n'importe où : elle rêvait depuis toute petite de vivre dans ces Corbières coincées entre mer et plaine. La rencontre avec un apiculteur près de Lagrasse (Aude), Jean Poudou, l'a convaincue de ce lieu d'élection. La décision devenue concrète de prendre un virage sec, il faut réapprendre l'humilité et recommencer un apprentissage. C'est ainsi que l'ex-calligraphe a un jour coché la case "Ovin-viande" sur le formulaire d'inscription de la formation agricole. »

Frédérique Roussel, Libération



Pierre VINCLAIR

La sauvagerie

La Sauvagerie est une épopée totale concernant l'enjeu le plus brûlant de notre époque: la crise écologique, la destruction massive des écosystèmes. À partir de dizains d'abord commandés à 50 poètes contemporains, aux voix reconnues ou émergentes, francophones et anglophones, Pierre Vinclair a composé cet ensemble monumental: douze chants explorant les rapports variés que nous entretenons avec les autres vivants, les catastrophes passées et présentes comme les moyens dont nous disposons pour envisager un avenir commun. Dans ce livre de combat, toutes les ressources et tous les registres poétiques sont mobilisés: les poèmes se font tour à tour tombeaux de la sauvagerie perdue et refuges pour les espèces à protéger, description des catastrophes et chansons à la gloire des héros de l'écologie, méditation face à un arbre, souvenirs de paysages disparus, descente aux enfers, prophéties.

« Voilà de la poésie qui a confiance en la poésie. *La Sauvagerie* de Pierre Vinclair est un "livre de combat", qui mobilise tous les moyens de son art pour affronter la catastrophe écologique. En 449 dizains (...) Vinclair ne fait pas que dresser un panorama du désastre en cours. Les douze chants du livre ressortent de la déploration, de l'imprécation, de la description ou du chant érotique et puisent autant dans l'humour, la politique, la biologie et sa propre vie amicale ou familiale. »

Guillaume Lecaplain, Libération



John Alec BAKER

Le Pèlerin

Ce livre est né de dix années d'affût, et d'un si long regard que l'œil qui observait s'est peu à peu identifié à l'oiseau qu'il pourchassait. Chasseur pacifique, chasseur d'images, qui a épié les faucons pèlerins dans une vallée débouchant sur les marécages de l'estuaire de la Tamise, entre octobre et avril, quand les étangs désertés se chargent des brumes et des silences de l'automne, des soleils pâlis et des drames de la nature, et qui, à son tour devenu proie, s'est fondu dans le paysage mouillé, s'est fait lui-même roman, journal, livre de nature, poème-jeté, comme l'oiseau, point dans le ciel, parole dans le silence. John Alec Baker (1926-1987) est né et a vécu toute sa vie à Chelmsford, une petite ville au nord-est de Londres et de l'estuaire de la Tamise dans le comté d'Essex. Elle est entourée de ces bocages, de ces bois, de ces marais qui sont le décor du *Pèlerin*. Ce livre, d'abord publié au Mercure de France, en 1968, était épuisé, nous le rééditons enrichi d'une postface de Francis Tabouret, dans la traduction d'Élisabeth Gaspar, revue.

« C'est par sa prose, ardente, précise, piquée de métaphores éclatantes ou terre à terre, que Baker parvient à dire combien le monde venant avec l'oiseau, porté par lui, est exceptionnel. L'élan et la clarté de son écriture effectuent sur la page ce que le pèlerin lui permet lorsqu'il le regarde : sortir de soi-même. »
Claude Grimal, En attendant Nadeau



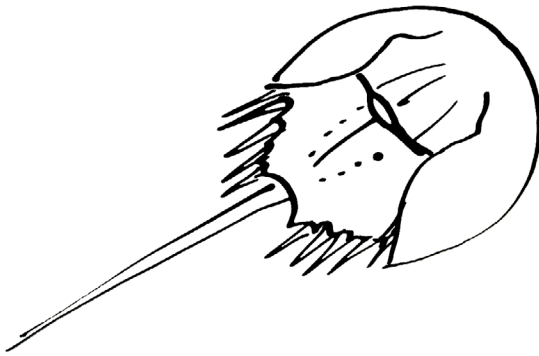
Jean-Michel MAZIN

Ballades dinosauriennes

Chaque banc de roche sédimentaire à la surface de la planète est comme une page du grand livre de l'histoire de la Terre, contenant potentiellement les vestiges d'écosystèmes anciens. À la croisée des sciences de la Terre et des sciences de la Vie, la paléontologie est une discipline scientifique aux multiples facettes, faisant appel à tous les moyens d'investigation, toutes les techniques d'études disponibles permettant de faire parler roches et fossiles issus des profondeurs du temps. Tour à tour géologue, anatomiste, écologiste, chimiste, etc., le paléontologue est éminemment polymorphe et touche à tout, tant les champs d'investigation sont nombreux.

« La quasi-totalité de ce livre allègre, plaisant et dépourvu de prétention académique est consacrée au quotidien de ces fouilleurs très majoritairement bénévoles qui, sous l'autorité non despotique de Jean-Michel Mazin, directeur de recherche au CNRS, prospectent, balisent, émiettent et passent au peigne fin des kilos de pierres, ou bien gorgent d'eau, rincent, tamisent une boue de dépôts antiques lourde et collante, parcourant grâce à ce labeur répétitif les strates marneuses et en extirpant (parfois) des vestiges animaux enfouis qui racontent l'histoire de nos origines. »

Maurice Mourier, En attendant Nadeau



Rachel CARSON

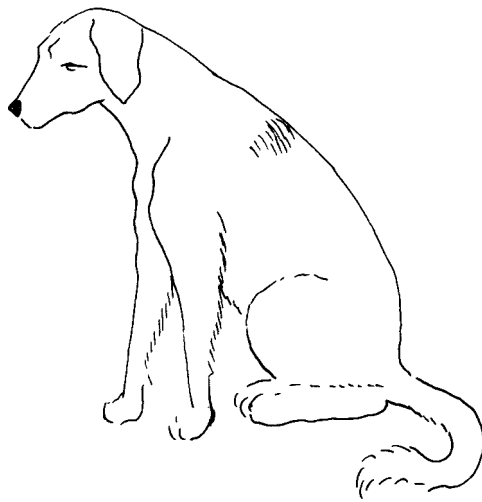
Le Sens de la merveille

Nous proposons ici un ensemble de textes, ceux qui nous ont paru les plus représentatifs et où l'on retrouve tout ce qui fait la force de Rachel Carson, son humanité, sa vision du monde, son engagement constant, sa rigueur, et sa façon unique de poser les questions qui importent. En prêtant attention au monde et aux merveilles qui nous entourent, peut-être aurons-nous moins de goût pour la destruction ?

« On avance dans ce recueil comme dans un paysage, on s'arrête pour mieux comprendre l'interaction des espèces, les facultés d'adaptation de certaines larves, ou pour apprécier une idée. »
Claire Devarrieux, Libération

« À 15 ans, déjà, elle était celle qui regarde et écoute, et qui nomme. Répondant, un clair matin de mai, à l'irrésistible "appel du chemin", munie "d'un pique-nique, d'une gourde, d'un carnet et d'un appareil photo", elle s'enfonce dans la forêt, laissant les trilles des passereaux guider ses pas dans le sous-bois. »
Nathalie Crom, Télérama

« Ce qui fait de Rachel Carson un personnage incontournable, c'est qu'il n'est justement jamais chez elle de contemplation sans proposition ou de divinations sur les dégâts à venir. Elle nous sert avec un grand sens poétique son amour des espaces sauvages, livre, sonores et odorants, des constats étayés par des études scientifiques et des réflexions constructives. »
Éric Dussert, Le Matricule des Anges



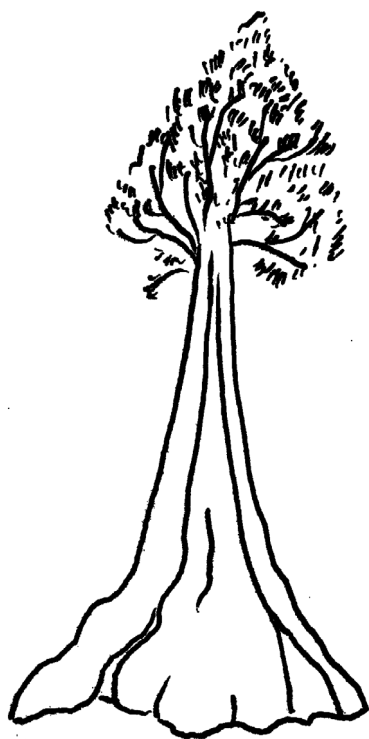
Jean-Christophe CAVALLIN

Valet noir. Vers une écologie du récit

C'est aux abords de la nuit que les hommes racontent des histoires. Des Guayaki de Pierre Clastres au chanteur de George Sand et de Shéhérazade aux parents d'aujourd'hui, il existe un lien atavique entre l'usage du récit et la peur d'un univers livré aux puissances nocturnes. Ou plutôt: il existait. La domestication du monde a fini par dispenser l'imagination des hommes d'opérer la catharsis de l'effroi des lieux qu'ils habitent. Affranchie de son ancien rôle, la littérature ne célèbre plus que son propre office. Mais voilà que le monde change. Voilà qu'un nouveau contexte – hostile, inhospitalier – fissure nos systèmes de climatisation. Les désordres climatiques nous remplissent de terreur, l'agonie de la vie sauvage nous accable de pitié. Nous pleurons pour la planète et tremblons pour le futur. Ce nouveau sentiment tragique invite la littérature à sortir de sa réserve et à reprendre du service.

« Valet noir [est un récit] ouvert à l'altérité la plus radicale tout en demeurant conscient de ses ancrages, un récit qui sort des climatisations confortables et réconfortantes, pour affronter des peurs et des deuils multiples, personnels et collectifs. Cette nouvelle écologie de l'imaginaire est située – ici dans un lieu géographique autant que littéraire, une autre vallée noire, un moulin en lisière d'une forêt. Elle renoue avec les terreurs de l'enfance, les deuils de l'âge adulte, elle relit et relie, contre les fictions fausses de l'immédiatement disponible. Elle accepte ce qui est butée, ce qui résiste aux évidences. »

Christine Marcandier, Diacritik



John MUIR

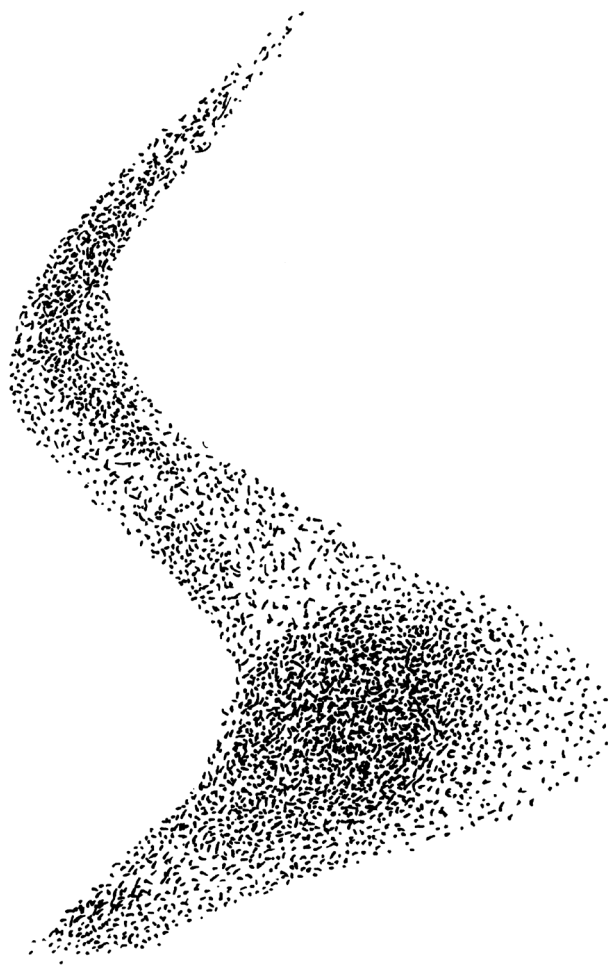
L'Appel du sauvage

« Muir, c'est le héros des écologistes américains ; les Parc Nationaux, c'est lui, et sans lui, les séquoias géants de Yosemite Park auraient été débités en allumettes par les cyniques héros de la libre entreprise. Il faut lire d'abord la postface de Bertrand Fillaudeau, qui nous fait aimer follement cet Écossais élevé à la dure par un père qui maniait la Bible et le fouet. (...) Muir vit dans la nature, qu'il admire comme un don de Dieu et que les hommes défigurent et saccagent. Il n'est pas pour autant rousseauiste, il observe les animaux et voit bien qu'ils tuent en toute innocence au-delà du bien et du mal. Les Muir émigrent au Wisconsin, construisent leur cabane en rondins et bûchent comme des brutes. Mais John *fera la route*, beatnik avant la lettre, toutefois sans alcool et sans femmes. Vagabond, il ne se considérera jamais comme un *écrivain*, il est beaucoup plus fier de ses dons d'inventeur-bricoleur plutôt farfelu : trop pauvre pour s'offrir une montre, il fabrique une horloge en bois avec laquelle il déclenche le feu dans le poêle de l'école dont il a la charge. Lisez tous les détails. »

Michel Polac, Charlie Hebdo

« À l'heure où les forêts disparaissent, où la vie sauvage menace de n'être bientôt plus qu'un souvenir, il faut lire John Muir, et en tirer des leçons : jamais ce grand écrivain naturaliste n'a été aussi actuel. »

Christophe Mercier, Le Figaro

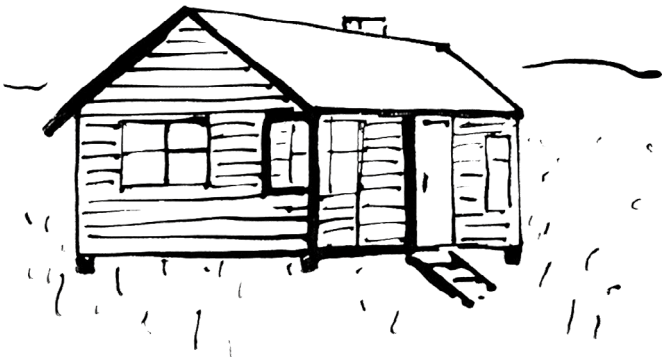


Marielle MACÉ

Une pluie d'oiseaux

Nous sommes attachés aux oiseaux, depuis longtemps et par des liens de toutes sortes : par l'émerveillement, la curiosité, la chasse, les rites... Par la langue aussi, car la virtuosité des oiseaux et leur façon d'enchanter les paysages posent aux hommes la question de leurs propres langages, de ce que leur parole à eux sait déposer de bien dans le monde. L'histoire de la poésie est d'ailleurs en grande partie consacrée à dire et entretenir ces attachements. Or voici que les oiseaux tombent, comme une pluie. En quinze ans, près d'un tiers des oiseaux ont disparu de nos milieux. On les entend mal. Ils se remplissent de virus, de plastique et de mauvaises nouvelles. Les comportements se dérèglent, et eux qui étaient les horlogers du ciel sont à leur tour déboussolés... Alors on tend l'oreille, on essaie de traduire les alertes et d'écouter mieux.

Ce livre explore la force de ces attachements, et pense ce nouveau rendez-vous que nous avons avec les oiseaux, à présent qu'ils disparaissent. Il réfléchit à ce que c'est que se suspendre à ce qui tombe, à la manière dont cela fait tenir autrement au monde. Il pose aussi qu'écouter mieux, cela engage notre parole et le soin que l'on saura prendre à nos propres phrases. Il tente donc de nouvelles manières de parler nature, par temps d'extinction : des manières d'exercer nos responsabilités de vivants parlants au beau milieu des paysages, avec des oiseaux à l'esprit, à l'oreille, dans la vue : avec des oiseaux plein la voix.

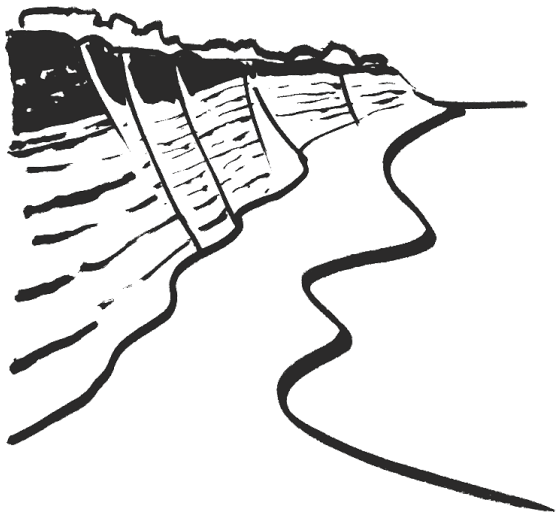


Henry BESTON

La Maison au bout du monde

Pour tous ceux qui aiment les livres sur la nature, *La maison au bout du monde* d'Henry Beston (1888-1968) reste l'un des livres les plus marquants et les plus indémodables. Il figurera aux côtés des œuvres de H. D. Thoreau, John Muir, Rachel Carson, Aldo Leopold.

Témoignage d'une expérience singulière de la solitude, du temps et de l'espace, il est le fruit d'une année passée en solitaire dans ce bout du monde qu'était encore Cape Cod, dans une petite maison construite au milieu d'une large bande de sable et de marais, balayée par les vents, les embruns, avec pour seuls voisins lointains les *Coast guards* qui se relayent, nuit et jour, aux postes de surveillance pour tenter d'éviter les naufrages. C'est un livre de célébration des merveilles du vivant et des éléments: la migration des oiseaux de mer, les rythmes des marées, les tempêtes sur les dunes, les étoiles dans les cieux changeants, la solidarité des humains confrontés au déchaînement des éléments, la furie conjointe de l'eau et du vent. L'homme n'étant alors rien de plus qu'une brindille quand le temps se gâte.



Samantha WALTON

Beauté, notre souci – à paraître en oct. 2022

Samantha Walton vit à Bristol et enseigne la Littérature Moderne à l'université de Bath Spa. Elle s'est spécialisée dans l'étude des liens entre santé mentale et nature. L'idée que nous pouvons nous guérir grâce à la nature n'est certes pas récente, mais elle est de nouveau à l'ordre du jour depuis qu'on a établi scientifiquement que la nature avait une action curative indéniable. En s'appuyant sur certains éléments (l'eau, l'air), certains environnements (les montagnes, la forêt, le jardin, le parc) ou certaines activités (cultiver, jardiner, nager, se promener) dont les effets bénéfiques sont, depuis des temps très anciens, attestés, Samantha Walton retrace l'histoire de nos relations avec la nature réelle avant de s'interroger sur les projets de développement d'une nature « virtuelle » capable de se substituer voire de remplacer la nature « réelle ». Comment devons-nous penser la nature, est-elle propice à notre bien-être ? Où est-elle ? A-t-elle jamais existé ? Au fond d'un jardin, au sommet des montagnes, dans la forêt, dans l'eau vive, dans des sources sacrées. En s'adossant à l'histoire, à la science, à la littérature et à l'art, Walton établit que face à une crise sans précédent, à l'injustice sociale, à la dévastation environnementale, à la « solastalgie », les bienfaits issus de la communion avec la nature ne sont pas des chimères, tout en nous mettant aussi en garde contre les nombreuses récupérations opportunistes et capitalistes de ces « cures de nature ». Volontiers provocatrice, Walton appelle de ses vœux des actions radicales à un moment où l'environnement est à la fois une source d'anxiété et une source de guérison.

BIOPHILIA | collection créée par Fabienne Raphoz

- Edward O. WILSON | *Biophilie* | n°1
Federigo TOZZI | *Les Bêtes* | n°2
Thomas Henry HUXLEY | *Voyage sur le Rattlesnake* | n°3
Paul SHEPARD | *Nous n'avons qu'une seule terre* | n°4
William BARTRAM | *Voyages* | n°5
Fredrik SJÖBERG | *La troisième île* | n°6
Aldo LEOPOLD | *Pour la santé de la terre* | n°7
K. SHANOR & J. KANWAL | *Les souris gloussent,
les chauves-souris chantent* | n°8
Ernest Thompson SETON | *Lobo, le loup* | n°9
Gwenn RIGAL | *Le Temps sacré des cavernes* | n°10
Dominique RAMEAU | *Sanglier* | n°11
Armand FARRACHI | *La Tectonique des nuages* | n°12
Fabienne RAPHOZ | *Parce que l'oiseau* | n°13
Christine VAN ACKER | *La Bête à bon dos* | n°14
John MUIR | *Célébrations de la nature* | n°15
Bernd HEINRICH | *Survivre à l'hiver* | n°16
Bernd HEINRICH | *En été* | n°17
Florence ROBERT | *Bergère des collines* | n°18
Pierre VINCLAIR | *La Sauvagerie* | n°19
John Alec BAKER | *Le Pèlerin* | n°20
Jean-Michel MAZIN | *Ballades dinosauriennes* | n°21
Rachel CARSON | *Le Sens de la merveille* | n°22
Jean-Christophe CAVALLIN | *Valet noir* | n°23
John MUIR | *L'Appel du sauvage* | n°24
Marielle MACÉ | *Une pluie d'oiseaux* | n°25
Henry BESTON | *La Maison au bout du monde* | n°26

À paraître

Samantha WALTON | *Beauté, notre souci* | n°27



La collection Biophilia fête ses 10 ans

Edward O. WILSON

Fabienne RAPHOZ

Federigo TOZZI

Christine VAN ACKER

Thomas Henry HUXLEY

John MUIR

Paul SHEPARD

Bernd HEINRICH

William BARTRAM

Florence ROBERT

Fredrik SJÖBERG

Pierre VINCLAIR

Aldo LEOPOLD

John Alec BAKER

Karen SHANOR

Jean-Michel MAZIN

Jagmeet KANWAL

Rachel CARSON

Ernest Thompson SETON

Jean-Christophe CAVALLIN

Gwenn RIGAL

Marielle MACÉ

Dominique RAMEAU

Henry BESTON

Armand FARRACHI

Samantha WALTON

Illustration de couverture :
Cyprès, Ianna Andréadis

www.jose-corti.fr